

Histoire d'une petite Fille américaine

(Louisa Alcott)

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Dans une grande maison, en pleine campagne, là-bas aux États-Unis, demeuraient quatre petites filles : Anna, Louisa, Élisabeth et May. La maison ressemblait à une vieille grange, et, sur la table du dîner, il y avait plus souvent des pommes de terre que des poulets, et pourtant vous n'auriez trouvé nulle part quatre petites filles plus heureuses. Elles avaient un père très bon et très savant, qui pouvait raconter les plus merveilleuses histoires du monde, et leur donnait des leçons si intéressantes qu'elles les préféraient à leurs jeux. Elles avaient une mère aimante et douce, active et gaie, qui n'était jamais fatiguée de les aider à travailler ou à s'amuser.

Leurs parents n'avaient pas d'argent pour leur acheter des joujoux, mais elles s'amusaient très bien sans cela. Une fois les leçons finies et le ménage en ordre, elles s'en allaient dans les champs s'il faisait beau, dans la grange s'il faisait mauvais, et là elles se racontaient des histoires ou jouaient de petites pièces que Louisa composait. Elles avaient arrangé une espèce de théâtre dans la vieille grange, et s'amusaient à représenter toutes les histoires qu'elles savaient ; elles faisaient un géant avec deux ou trois traversins et de vieux habits et, avec une brouette garnie de papier jaune, une superbe citrouille pour conduire Cendrillon au bal ! Ou bien elles jouaient aux Croisades et se faisaient des costumes de pèlerins avec de vieux manteaux, et des coquilles Saint-Jacques.

Louisa était toujours le boute-en-train de toute la famille. Elle était très vive et très jolie, très robuste aussi, et pouvait courir plus vite et plus fort que n'importe quel garçon. Elle aimait à rôder dans les bois pendant des heures, et elle aimait aussi à s'asseoir devant une vieille table branlante, dans sa petite chambre sous les toits, et à écrire toutes sortes d'histoires.

Mais ce que Louisa aimait par-dessus tout, c'était sa mère, sa chère mère si souvent fatiguée et malade, car les affaires du père de Louisa ne marchaient pas bien du tout, et si Mme Alcott savait faire bien des choses avec presque rien, elle ne pouvait cependant pas faire quelque chose avec rien du tout !

M. Alcott changea plusieurs fois de résidence, sans devenir plus riche, et Louisa travaillait beaucoup pour l'aider. Sa sœur aînée était mariée, mais il fallait élever les autres : Louisa faisait de la couture et donnait des leçons pendant le jour ; et la nuit elle écrivait des histoires qu'elle publiait dans les journaux. Tout l'argent qu'elle gagnait allait à ses parents, et, entre temps, elle rentrait à la maison pour soigner sa sœur Élisabeth ou sa mère malade.

Puis vint la grande guerre entre le Nord et le Sud pour la libération des esclaves, et Louisa ne crut pas pouvoir rester tranquille chez elle pendant qu'il y avait tant de blessés et de mourants, et elle partit pour être garde-malade dans un hôpital.

Quelquefois elle avait une douzaine de blessés à laver, avant de les soigner, et elle allait de la cuisine à la pharmacie, et de l'infirmierie à la salle d'opération, toujours gaie, et prête à rire et à plaisanter.

Mais elle travailla tant qu'elle tomba malade à son tour, et ne retrouva jamais complètement sa belle santé d'autrefois. Seulement, les lettres qu'elle avait envoyées à un journal pendant qu'elle était à l'hôpital eurent tant de succès qu'on commença à parler d'elle et que les éditeurs lui demandèrent d'écrire des livres.

C'est alors que Louisa écrivit ce joli livre « Petites femmes », que vous pourrez lire dans la traduction française : « Les quatre filles du Dr March », qui la rendit célèbre dans les deux Mondes, et où elle raconte l'histoire de son enfance.

L'éditeur avait dit d'abord : « Oh ! il n'y a pas grand-chose là-dedans ! » C'était lui, sans doute, qui n'y connaissait pas grand-chose, car des milliers de filles et de garçons voulurent lire ce livre, et Louisa eut enfin assez d'argent pour penser à se reposer.

Elle fit un voyage en Europe, mais, pendant ce temps, son beau-frère mourut, laissant deux petits garçons, et sa plus jeune sœur mourut aussi, laissant une petite fille, et Louisa reprit la plume pour donner la becquée à ces pauvres petits oisillons. Elle était devenue célèbre ; des centaines de gens lui écrivaient ou venaient la voir, mais elle se sentait vieillie et fatiguée, et elle disait :

« — Quand j'avais la jeunesse, je n'avais pas d'argent ; à présent que j'ai de l'argent, je n'ai pas de temps à moi, et quand j'en aurai, je n'aurai plus de santé pour en jouir. Mais je pense qu'un jour je comprendrai tout cela, si seulement je peux rester ferme et courageuse jusqu'à la fin ! »

Et elle resta ferme, et courageuse, et gaie, jusqu'à la fin.